

Jean Claude RAMANDIMBIARISON

Professeur Titulaire,
Département de Sociologie – FACDEGS,
Université d'Antananarivo, Madagascar

Sociologie du développement et post-modernité

De même que le relèvement de l'économie des pays de l'Occident s'est imposé comme objectif majeur après les destructions massives de la 2^{ème} guerre mondiale (Plan Marshall), la réalité des inégalités entre peuples a fait du développement un problème universel après l'éclatement des empires coloniaux, marqué par les accessions à l'indépendance dans les années 60.

Dans ce contexte, la sociologie du développement (Spencer, Weber, Durkheim) a été redéfinie.

La distinction s'est ainsi opérée entre la sociologie du développement, attentive aux transformations sociales et économiques des nations du Tiers-monde, et les études des développements particuliers dans les nations industrialisées.

L'importance prise par les impératifs de la croissance dans les pays anciennement colonisés après 1950 a suscité l'extension des recherches sociologiques en rapport avec les bouleversements politiques et économiques. Parmi les nombreux travaux consacrés à ces problèmes de 1950 à 1980, 3 écoles peuvent être distinguées (P. Ansart).

1. Une première école, active aux Etats-Unis, accorde la priorité aux recherches sur la « modernisation ».

Fortement influencés par le fonctionnalisme et le structuro-fonctionnalisme, ces travaux envisageraient le développement comme une évolution de la tradition à la modernité facilitée au niveau économique par l'économie de marché et les investissements étrangers, au niveau social par l'adoption des institutions occidentales, et au niveau politique par l'évolution vers le régime démocratique (Rostow). Dans les débats qui se sont déroulés durant la guerre froide, cette tendance théorique a été souvent critiquée par son ethnocentrisme et par sa confusion avec les modèles occidentaux.

2. Le modèle d'analyse marxiste a été repris par de nombreux travaux et adapté aux conditions particulières des nations dépendantes. Les concepts marxisants de classe, d'exploitation, de reproduction du capital, d'inégalité sociale, se sont trouvés au centre de ces analyses, dans un souci d'ajustement aux situations post-coloniales. A l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat, ces travaux ont substitué l'opposition entre nations dominantes et nations dépendantes, entre Centre et Périphérie. Au lieu de l'exploitation de la classe ouvrière, certains auteurs ont avancé le pillage des matières premières (S. Amin ; A. G. Frank).

Le modèle en terme de classes donne lieu à des élaborations en terme de bourgeoisies nationales, de classes ouvrières en formation (N. Poulantzas).

Ce modèle conduit à interroger le développement dans le cadre général de la mutation.

3. Dans le même temps, un ensemble de travaux fondés sur la critique de l'anthropologie telle qu'elle a été pratiquée au sein des sociétés africaines donne naissance à une nouvelle anthropologie et à une sociologie des mutations (Balandier, 1970). Dans

cette perspective, il s'agit moins de construire une théorie englobante que d'analyser tous les bouleversements sociaux pour en montrer les contradictions et les cohérences (adaptation des lignages et des structures familiales, urbanisation précipitée, extension des bidonvilles...).

La sociologie actionnaliste poursuit cette tendance tout en majorant l'importance des acteurs sociaux (Touraine). Il est à remarquer que la combinaison de connaissances, de réflexions et de consciences reste l'apanage d'une minorité d'individus qui souhaitent l'institutionnalisation des mécanismes de régulation et de contrôle à l'échelle planétaire.

Une question générale se trouve toujours reposée au carrefour des sociologies du développement, celle de savoir en quoi, pourquoi et selon quelles modalités le culturel intervient dans le processus de développement. Et pourtant, qu'on le veuille ou non, un nouveau modèle culturel est en train de se mettre en place depuis quelques décennies dans les sociétés occidentales et se diffuse dans le monde. Il est encore difficile aujourd'hui d'identifier avec précision les nouveaux principes ultimes de sens qui sont en train de s'imposer dans les différents champs relationnels.

Nous vivons, en effet, une phase de créativité culturelle et nul ne peut prévoir ce qui restera dans le demi-siècle à venir. C'est pour cela que nous préférons parler d'une hypothèse ou plus exactement d'un essai d'interprétation du changement culturel en cours (Maffesoli). Ce qui paraît clair, c'est que les principes de sens du modèle culturel industriel, s'ils n'ont pas disparu, ne sont plus les seuls principes auxquels se réfèrent les acteurs d'aujourd'hui. En effet, dans l'analyse du développement jusqu'ici effectuée, sont subtilement combinés théories, faits, mythes, pouvoirs et intérêts divergents.

En effet, si l'économie est science, comment expliquer ses vagues – hésitations dans le choix des priorités et la contradiction des courants auxquels doivent s'ajuster les gouvernements au cas où ils veulent obtenir la caution des organismes de financement (Banque Mondiale – Fonds Monétaire International ou autres).

- 1948 – 1955 : l'industrie par substitution aux importations est la clé du développement ;
- 1960 – 1965 : la substitution aux importations est une erreur ; la promotion des exportations est la seule solution ;
- 1966 – 1967 : l'industrialisation est une illusion ; seule la croissance rapide de l'agriculture apporte la réponse au sous-développement ;
- 1967 – 1968 : pour éviter d'être submergé par le trop plein de populations, il faut accorder la priorité au contrôle démographique ;
- 1971 – 1975 : en réalité, les masses n'ont rien gagné au développement, il faut rejeter la croissance du P.N.B et mettre en avant l'impératif de redistribution (cf. Ul Haq).

En ce qui concerne plus particulièrement Madagascar, nous nous souvenons tous des « Investissements à outrance » des années 80, de « l'humanisme écologique » des années 90, et du « développement rapide et durable » des années 2000, autant de slogans autour d'un DSRP³ erratique.

Les changements de perspective

Re-traité ou retraité, le problème de développement a suscité des séries d'orientations théoriques, que nous avons présentées au début de cet exposé. Les mêmes thématiques se retrouvent chez les auteurs de l'époque. Par quels traits majeurs peut-on comprendre et portraitiser le développement ?

³ Document de Stratégie pour la Réduction de la Pauvreté

Par quelles phases évolutives ou révolutionnaires passent les pays qui opèrent leur développement ?

Où se situent les principaux obstacles au développement ?

Mobilise-t-on contre le sous-développement par décision contraignante ou effet entraînement ? Dans quels secteurs et par quels moyens s'effectuent les interventions les plus efficaces ?

Et c'est ici que nous avançons le concept de post-modernité. Dans la culture sociale, politique,... les mentalités et les comportements sont dominés par un individualisme outrancier de réalisation de soi et l'attention portée au corps. On parle ici de la fin des idéologies, des grands récits (Lyotard), de l'affaiblissement des grands corps sociaux (syndicats, partis, églises). L'individualisation lourde est supplantée par l'impact des nouvelles technologies d'information et de communication qui marque ainsi l'entrée en force de la société de spectacle, de la médiatisation à outrance du « village planétaire ».

En post-modernité, les rationalités et les techniques cessent d'être exclusives : par exemple, la médecine de pointe coexiste avec l'art du guérisseur, avec les médecines douces, traditionnelles.

On a aussi parlé d'un « retour du religieux ». De côté des sciences, l'espoir d'une théorie unifiée du réel s'éloigne. Aux théories déterministes a succédé un temps d'incertitude généralisé sur les fondements de la science. En réalité plutôt que rupture, la post-modernité serait coexistence de tout, la fin des exclusivités d'hier, le bricolage théorique et pratique des contraires, la synergie de phénomènes archaïques et du développement technologique.

A la lumière de cette problématique, le développement peut être conçu comme :

- un retour vers des valeurs locales : pays-terres, espace *tanindrazana*⁴, toutes choses renvoyant à un sentiment d'appartenance renforcé, au partage émotionnel, en bref au fait que le lieu fait le lien.

Tout ce quotidien, concret, allié à un paradoxe le matériel et le spirituel d'un peuple. Un tel matérialisme spirituel, vécu localement, va de plus en plus, prendre la place du politique en ces diverses mutations (Maffesoli).

- Un néotribalisme

Cet enracinement dynamique est cause et effet de la fragmentation institutionnelle. En effet, les différentes institutions sociales, devenues de plus en plus abstraites et désincarnées ne semblent plus en prise avec l'exigence de proximité. (Est-il encore utile de relever des exemples ?) D'où l'émergence d'un néotribalisme post-moderne reposant sur le besoin de solidarité et de protection caractérisant tout ensemble social (ce tribalisme, d'ailleurs, a-t-il vraiment disparu dans nos campagnes ?). Les diverses institutions ne sont plus ni contestées, ni défendues. Elles sont tout simplement « mitées » et servent de niches à des micro-entités. Tribus religieuses, culturelles, leur nombre est infini, leur structure identique : entraide, partage de sentiment, ambiance effective. (*Zanaka am-pielezana, Teraka...*⁵).

Cela engendre une sociabilité fondée sur des liens de marginalité. Notre époque est peut-être plus réceptive à l'impermanence des choses les plus établies. En tout cas, l'émergence des valeurs archaïques que l'on avait cru totalement dépassées (*tromba, tsitsika...*⁶) doit nous rendre attentif au fait que les civilisations sont mortelles ; la vie, quant à elle, curieusement perdue. Cette problématique nous rappelle le travail de G. Althabe sur les côtes orientales de Madagascar dans les années 60.

⁴ Tanindrazana : littéralement, terre des ancêtres

⁵ Zanaka am-pielezana, Teraka : Originaires de la région

⁶ Le tromba et le tsitsika sont des rites traditionnels malgaches

Aussi, en n'accordant à ce terme qu'un statut conceptuel pas trop rigide, la post-modernité naissante peut poser une nouvelle composition de l'être ensemble, propice à un nouveau regard sur le développement.

Conclusion

Quelles que soient ses orientations actuelles, la sociologie du développement demeure toujours tributaire de 3 secteurs :

1. Celui de la sociologie universitaire théorisante axée sur la recherche fondamentale et la formation.
2. Celui de la sociologie professionnalisante et contractuelle engagée sur le terrain des opérations et des projets ;
3. Celui du discours à référence sociologique des publicités et des hommes politiques.

Plutôt que de parler de débâcle de la sociologie du développement, il convient de prendre la mesure de ses échecs et de ses succès.

Il est vrai qu'au fur et à mesure que la lutte contre la pauvreté et l'ignorance s'est révélée impuissante, les théories, invalidées par des théories complexes, impossibles à maîtriser, ont perdu leur éclat.

La profusion des angles d'attaque a nui autant à une vision unitaire du développement qu'à la cohérence des recherches sociologiques menées sur des terrains variés, par différents organismes plus ou moins compétents en fonction des demandes conjoncturelles et occasionnelles des commanditaires institutionnels (Banque Mondiale et autres).

C'est en réponse aux défis posés que nous avons essayé d'introduire un concept déduit des principes, posé des relations empiriques... Rien n'arrête une idée dont le temps est venu a dit un poète à une autre époque (Victor Hugo). Nous reprenons en ce qui nous concerne ce proverbe des Anciens, au terme de ce bref exposé :

Tonta ny ela

Ce qui est ancien a subi l'usure

Fa ho avy ny vao

Cependant le nouveau va venir

Ny maso mahita ny vao

Les yeux voient ce qui est nouveau

Fa ny ela tsy manaja vao

Mais le temps ne respecte pas ce qui est nouveau

MOTS CLES : Développement, post-modernité, culturel, modernité.